

Serge Le Squer

# **Dav Cada, le bruit dans nos têtes**

Son, stéréo, 79 minutes

Transcription







Cour de l'Alizé.

— PSSSIT, Psssit, Psssit, Psssit, Psssit, Psssit, Psssit. Psssit, Psssit, Psssit, Psssit, Psssit. Psssit, Psssit, Psssit. Ts ts ts ts ts ts ts ts. Psssit, Psssit. Ts ts. Psssit, Psssit.

Je regarde s'ils sortent. Ils sont dans le trou, là. Ils vivent dans le trou. Mais là, ils ne vont pas sortir, la journée ils ne sortent pas. Là, ils ont, ils ont fermé parce que comme ça va être détruit, je crois que... ils étaient pas d'accord qu'il y avait des chats dedans, mais bon, malheureusement, c'est qu'ils sont nés là et pour les faire partir, c'est très, très dur. Ils s'approchent que quand vous partez. Je dépose la nourriture sur la plaque et dès qu'ils nous voient partir, ils sortent.

PSSSIT, Psssit, Psssit, Psssit, Psssit. Ils vont peut-être sortir. Psssit. Psssit, Psssit, Psssit, Psssit. Ts ts ts ts ts ts ts ts.

[Jeux d'enfants au Champ Vert]

- Revenez, revenez...
- Tatata tatata tatata...
- Viens on peut te donner...
- Bonjour les habitants ! On aime les arbres !
- Les arbres ?
- Et les chats !
- Euh... le parc. Parce qu'on peut s'amuser.
- Et on peut tomber.
- Et le stade.
- On peut faire du foot.
- Par contre, je ne sais pas jouer.
- Alya !
- Attention, ne touche pas.

— J'ai habité toute mon enfance là-bas. Ils nous ont tous fait déménager. Je crois qu'ils vont casser. J'habitais là-bas, j'avais des bons amis, tout ça. Un grand bâtiment. Je jouais beaucoup là-bas, au foot. C'est une grande place, c'est au-dessus d'un garage. C'est juste de temps en temps, on jouait, vite fait, on faisait des petits matchs.

[Pieds d'un enfant tapotant sur le toboggan au Champ Vert]

— Parce que moi, quand j'étais petit, j'étais un peu un trouillard. Voyez c'est quoi, et quand on jouait au foot. Voyez le grand creux, on faisait tomber le ballon, le ballon à l'intérieur. Ça fait forcément, fallait aller le chercher. Du coup, on y allait tous. On avait peur, tout ça. Mais on ne pouvait pas y accéder, fallait descendre. Puis après, tu rentres dans le garage et il faisait tout noir, il n'y avait pas encore trop de lumière. Ça fait, quand on rentrait là-bas, on avait tous peur.

— Je suis venu dans ce quartier, mes parents habitaient en face de la Ventoureso, j'avais, j'avais six ans. Donc j'ai connu beaucoup de choses, de fêtes de quartier, d'amicales, il y avait l'amicale de l'Alizé et il y avait les rencontres, il y avait les bruits festifs des habitants, les habitants, les rires, les joies et les peines, les colères aussi, mais ça faisait partie de la vie. Ben c'était, on était dans un quartier plutôt, plutôt agricole parce que c'étaient des anciens quartiers agricoles. Alors c'est vrai qu'on se levait aux chants des oiseaux, aux chants des oiseaux. Moi, j'entendais le chant des oiseaux.

— J'ai un arbre quand j'ouvre mes fenêtres, derrière ma chambre, y a des petits moineaux, ils viennent dedans, je les entends ! C'est pour ça que... quand il ne fait pas de vent, j'ouvre ma fenêtre, d'abord je la laisse ouverte ma fenêtre parce que, eux, les chats, ils vont s'asseoir sur la fenêtre, et ils restent, ils prennent l'air, et puis ils regardent aussi, ils regardent les pigeons, les oiseaux. Et puis, moi j'aime bien parce que les petits oiseaux, ils sont mignons en plus, je les regarde sur les branches.

— Derrière chaque, on va dire bloc de bâtiments, il y a un petit parc, derrière. Avant, moi, quand j'étais plus jeune, il y avait une petite cabane en bois, il y avait de l'herbe, il y avait... des petits jeux pour les enfants en fait. Et très longtemps en fait, petites, on jouait derrière, on faisait euh... on faisait des parties de baseball, je me rappelle, on jouait... on jouait à plein de jeux en fait. Et on se retrouvait, on appelait ça... en fait je disais à ma mère « Je vais derrière ! » et ma mère avant, pour m'appeler, pour me

dire « Allez ! » de venir manger, elle criait par la fenêtre « Paméla, viens manger ! » ou... ben voilà, c'était le... notre parc, quoi. Et puis après, au fur et à mesure, il n'y avait plus rien. Ils ont tout enlevé, y avait plus d'herbe. Maintenant si vous passez c'est, c'est, y a rien, quoi. Et je me dis, moi, j'ai eu la chance de connaître ça, et voilà à l'adolescence déjà y avait plus rien. Mais aujourd'hui, des enfants de quatre ans, cinq ans ils ont plus, ils ont plus d'herbe pour jouer derrière et ils ont plus les petites cabanes, ils ont plus, je vous parle du Ponant après je ne sais pas si l'Alizé, les autres choses, il y a peut-être des choses en construction.

[Musique du Collectif LSC, cuivres, tambours ; rire ; tambours, voiture]

— Quand ils partent et qu'ils reviennent et qu'après il s'arrêtent, ils repartent, ils disent ? Euh, je sais plus le mot qu'ils disent. Ils disent euh... Ha ! je me rappelle plus. En fait quand ils se relèvent après ils disent un mot. Je me rappelle plus. Et après, ça me fait trop rire, parce que j'aime trop.

[Tambours Collectif LSC]

— Tatalatatalata...

— On peut ouvrir un peu la salle à manger. Là, il y a le bruit du vent, des arbres, des branches, des feuilles qui bougent. La musique.

[Balcon, rap diffusé au point de deal ; salle à manger]

— Cet été, bon, la musique est forte, moi je monte le son. Ils entendent ! Mais ils s'en foutent, bon, parce qu'ils savent très bien que si moi j'entends la musique, je suis obligée de monter le son. Ils disent rien, voilà ! Je te dis rien, tu me dis rien. Après, c'est carrément, je veux dire, je veux dire, c'est, c'est même plus une histoire de bruit, c'est même plus du bruit, c'est au-delà. Je veux dire, c'est des dérapements de voitures, c'est des courses sur la petite route, en pleine nuit. Là, jusqu'à des 3 h du matin. Alors ça va jusqu'au bout de la route, ça revient à toute vitesse et là, ça tourne. Ça fait le demi-tour sur la voiture au milieu. Et alors ça kill. Au début, ça va faire RRRRrrr comme ça, comme ça, comme ça, ça tourne comme ça, ça fait RRRr et après ça, ça fait kiiiiiii ça siffle, ça fait iiiiii parce qu'il s'arrête pas le mec, il tourne avec la voiture, là au milieu. Quand il arrive à fond, au bout de la route, il tourne sur lui, avec la voiture, à fond. Ah ! Le son de la voiture, même avec les fenêtres fermées, on l'entend. Surtout en

plein été. Cet été, ça a été hohoho..., ça été horrible. En plus, cet été, j'ai assisté à... une fusillade sous ma fenêtre. Parce qu'on laisse tout ouvert l'été, parce que la chaleur qui fait, je laisse ouvert là, là, ma chambre, toute la nuit. C'est vrai que les gens, tous les habitants du quartier, que ce soit de mon, de mon, de ma tour ou des habitants d'en face, du bâtiment d'en face, bon, sont spectateurs, comme moi, pour tout ce qui se passe, mais les gens, bon, ne s'opposent à rien. Ne s'opposent à rien, euh... pour être, pour vivre tranquille chez eux. Donc on vit avec. Bon, on sort, on rentre. Bonjour, bonsoir, sans plus. Même s'ils sont là, 24 h sur 24, parce que c'est ça. Voilà. Et je veux dire même un jour je suis arrivé avec mon caddie, blindé, parce qu'il me faut faire trois fois les allers-retours, moi et mon caddie, pour faire les courses, pour faire mon plein parce qu'on n'a pas de voiture. Bon, ils voient les jeunes, les allers-retours que je fais avec mon caddie. Et une fois, un jeune m'a dit « Madame, je vais vous prendre votre caddie ! ». J'ai dit « Non ! Non ! ». Il m'a dit « Si ! Si ! Il est lourd votre caddie ! ». J'ai dit « J'ai l'habitude ! Depuis que je le tire ! ». Et bien il m'a pris mon caddie, m'a monté mon caddie. Ben, j'ai dit « Merci ! ». Ils vous font des feux d'artifice, de ouf, alors pas possible. Je sais pas combien de feux d'artifice, ils nous ont fait tout cet été, jusqu'à la fin de l'été là. Ah ouais, je me mets au balcon et je regarde. Même tous les, tous les, tous les, tous les locataires, ils regardent, ils se mettent au balcon, ils regardent.

— PSSSIT, Psssit, Psssit. Psssit, Psssit, Psssit, Psssit.

[Cour des Papillons Bleues, enfants jouent]

— Viens là, viens, Felix, viens. Grisette !

[Enfants jouent, croquettes versées, klaxon (dealers), cris d'enfants]

— Psssit, Psssit. Psssit, Psssit, Psssit. Allez venez !

— Allez, bon, il est 6 heures ! (père à ses enfants dans la cour)

— Quoi ?

— Maman vous appelle, allez !

— Allez va manger mon Félix ! Viens mon Caramel ! Viens ! N'aie pas peur ! Viens, viens, viens !

— Non. Non. Non ! (père à ses enfants)

— Eh ! Grisette, Moustache. Allez viens !

— Hé, hé ! (dealer)

— Moustache, viens-là, viens



[Sifflement (dealer)]

— Viens là, n'aie pas peur, viens. Moi, moi, moi j'aime quand les jeunes, eh ben, ils crient, ils font du scooter, ils font du quad, ils font grincer leur voiture. Si c'est trop calme, moi je ne sais pas, mais j'ai l'impression que tout le monde est décédé. Tout le monde est mort. [Rire]. Qu'ils mettent leur musique à berzingue, au contraire, je suis contente. Bon faut pas que ce soit toute la nuit non plus. Bon moi après, je suis fan de Johnny, hein ! Mais j'adore quand ils mettent, ben leur musique, le rap.

— Hoow Hooow ! (dealer passant en vélo)

— Il est content ! [Rire]. Eh oui ! [Rire].

— Hooow ! Hooow ! Hooow !

— Voilà, il est content le mec ! [Rire].

[Moto]

— Allez, attention, parce que là, là c'est leur quartier, ici. [Rire].

[Moto, feux d'artifice (dealers), aboiement, vent, bébé, gens parlent]

— Voilà le bruit... des enfants aussi, des enfants, puisque que moi, les enfants, les cours de récréation, les rires, les cris des enfants aussi. Moi, j'aimais ça, je trouvais ça apaisant. Et puis, très vite, ben, les motos, les motos, les motos... les pétards, les pétards, les pétards... les tirs de mortiers, mortiers, mortiers et puis... coups de fusil, fusils, fusils. En plus, il s'est greffé à ça, le bruit dans nos têtes. Et on se dit mais c'est pas possible... Moi, j'ai l'impression du mal être. À un moment donné, on n'est pas bien, on est dans un environnement qui est... qui n'est pas bien, quoi. Donc euh... et, et j'avais des amis qui, bon, qui venaient me voir de la région parisienne donc... et qui me dit « Mais c'est bien chez toi, c'est... c'est pour ça, oui chez toi, c'est *La petite maison dans la prairie*, mais alors quand tu sors, c'est très vite *Very Bad Trip* ! » [Rire], parce que... parce que...

[Chute d'eau sur la Durance]

— Le son de... de l'eau quand il coule comme ça ? Ça me fait un peu... pour soulager un peu, pour changer un peu la, la routine. Quand je suis chez moi, y a du bruit, des enfants, la télévision, les klaxons des voitures, machins. Et là, ça va tout changer, là. Ça me fait oublier un peu la... la routine de la journée. Voilà.

[Chute d'eau sur la Durance, pas sur le sol, gravier, canette en aluminium, verre brisé, écoulement de l'eau]

— On l'a signalé au moins 20 fois. Il y a une voiture, il y a des squatteurs et un jour il y aura le feu. Effectivement, il y a eu le feu. Ils ont dit comme quoi, hein ! « C'est à la police de sortir... ». La police a écrit un rapport sur Vallis, c'est eux, les responsables de leurs voitures, c'est eux...

— Quinze jours après, c'était dans mon bâtiment à moi. Ils ont défoncé un local vélo. Il était juste à côté de la colonne du gaz. Eh ben, les voisins sont restés presque, quoi, dix jours sans gaz. Et nous, on n'avait ni gaz ni électricité. C'était les... carrément, les caches de gaz, c'est eux qu'ils étaient brûlés. C'est remonté jusqu'au premier étage.

— Puisque moi c'est... rez-de-chaussée, garage.

— Il y a deux feux en fait, à l'intervalle de 15 jours. Je sais, je sors, je laisse mon fils tout seul. J'aimerais bien être rassuré, pas le harceler « Ça va ? » « Y a rien ? », [Reniflement] « Ouvre la fenêtre, ça sent pas la fumée ? ». Y a pas ci, y a pas ça. Non tout ça c'est angoissant. Mine de rien, ça angoisse. Je vous assure.

— Mine de rien, hier, il y avait feux d'artifice, je ne sais pas, boum, boum, boum, boum ! Moi je croyais que c'était le feu, tellement, parce que c'est le même son du feu. Je dis à mon mari, « C'est le feu encore, regarde ! Ouvre la fenêtre ! », il me dit « Non, c'est les pétards. »

— J'en ai ras la casquette des problèmes. Et... moi, l'eau, pour moi, les petites cascades comme ça, même si c'est pas de grandes cascades, moi ça m'apaise. Personnellement, ça... je suis moins anxieuse,

— C'est, c'est un repos. Tu écoutes, tu fermes tes yeux, tu es ailleurs.

— Ça me coupe de mon quotidien. Il faut vraiment avoir sa santé mentale, physique, pour combattre ou pour avancer dans la vie. Parce que la colère, la précipitation ne vous font pas revenir ce que vous avez perdu, ça, c'est faux, non, c'est la persévérance.

[Chute d'eau sur la Durance]

— C'est notre fief ça, là !

— Ouais, là-bas, ouais, putain ! On se ressource ! Rien que le bruit de l'eau, ça change tout ! On a fait des grillades là-bas. Bah bah Bah ! Aaah... fermez les yeux, là au soleil, avec un bon pastaga, et là vous refaites le monde. On se déconnecte. Les oiseaux qui chantent. En plus l'automne, la couleur des arbres, y a du marron, y a du rouge, du orange, c'est magnifique. Moi, je vivais... j'ai vécu 5 ans en camping-car, pour sortir de tout... tout ce machin-là. Jamais été aussi heureux. En Ardèche, là-bas, sous les

pins avec les oiseaux, ramasser les champignons, la belle vie quoi. Pas d'Internet, pas de portable, zone blanche, rien qui passe. Le bonheur. On m'a obligé de me réinsérer dans la vie sociale, de trouver un appartement, me réinsérer. Ils ont pas compris que moi j'avais un appartement mais roulant, ça, c'est pas passé, donc on m'a obligé à prendre un appartement. Depuis, ça fait douze ans que je suis là. Et je suis pas bien ici. Je rentre chez moi, j'ai la boule au ventre. Quand vous avez connu la liberté, que vous vous retrouvez... quatre murs, c'est pas évident.

[Chute d'eau sur la Durance, pas sur le sol, oiseaux ; intérieur, mouvement de main sur un tissu, chaussures à talon]

— C'est une mousse que j'ai recouverte d'un petit velours rasé. Voilà, très joli, dans un tissu d'ameublement. Voilà. Et là, je veux faire une piqûre du maintien... qui fera aussi, on dit « office ? » ... de décor, voilà. Ça, ça va maintenir l'ensemble, tu vois, toutes, les trois matières. Je fais un petit traçage.

[Traçage sur le tissu]

— C'est vrai que le velours, ça a un joli aspect. C'est très classe tout ça. Puis le toucher doux, c'est ce qu'on recherche.

[Traçage sur le tissu]

— Ben, quand t'as un commerce qui est implanté dans un quartier comme ça, un commerce dédié à la couture, tu voudrais avoir euh... on va dire une, une meilleure image. En fait l'ensemble immobilier, il stigmatise les gens. C'est-à-dire quand ils voient cet ensemble immobilier euh... défraîchi, sale, machin, pas entretenu. Ben ça a un impact sur la population parce que je l'ai entendu ces fameuses rumeurs « Oh ! Va pas là-bas ! ». « Non, non ! ». Voilà. Parce que moi quand même, j'avais des clientes, quand même, qui étaient, qui venaient de maisons, des clientes qui avaient de l'argent, psychologues, femmes de chefs d'entreprise, tout ça. Et puis j'étais un petit peu, gênée... d'être implantée là. Moi, je suis là parce que les loyers sont pas chers, faut dire ce qui est. Et finalement, j'ai... on a, on a décidé... avec un groupe de gens qui étaient embêtés aussi par tout cet environnement qui était disgracieux, pour l'immobilier, et aussi... l'insécurité. Ça, je n'aime pas parler de l'insécurité, ça m'énerve. Sécurité, c'est à dire tout, tout, tout.... Ouais, les... les deals, les règlements de comptes, tout ça, ça, ça, ça, ça faisait peur. Il y a eu aussi. Ce qui m'a motivé

aussi, c'est quand... j'ai vu l'impact sur ma clientèle de la fusillade de la chicha. Alors là, c'était impressionnant. Les clients ne voulaient plus venir. Alors je me suis dit « Alors là, je suis mal, là, je suis pas bien » parce que je vois que l'environnement impacte mon chiffre d'affaire. Ben là, il va falloir monter au créneau, et y aller, quoi. Et c'est de là où est née la quête d'informations, concrètes. Si on demande, oui, quelque chose qui concerne le lieu de vie ou de travail, c'est normal qu'on ait des réponses claires ! Mais là, rien. Et même dans mon activité associative, militante, amicaliste, ben j'ai fait des courriers, j'ai fait... mais c'est rare que j'ai eu des réponses, des pouvoirs en place, que ce soit la Mairie, que ce soit le bailleur qui change d'identité toutes les cinq ans ou la COGA, voilà. C'est... le Grand Avignon, la COGA. Et puis aujourd'hui, c'est vrai que j'ai quelques petites réponses. Mais c'est comme toujours, c'est... c'est une bataille, c'est... alors qu'on ne devrait pas batailler. Je comprends plus les termes « militant », « rapport de force », toute « résistance ». C'est quoi ? La lutte ! [Rire]... pour avoir des renseignements normalement qui devraient être donnés, quoi ? Toute personne, citoyen, doit avoir des réponses sur son lieu de vie. C'est ... et c'est là où j'ai, j'ai commencé à comprendre la politique. En fait, on élit des gens pour que ces gens-là prennent des décisions entre eux. Ça, il faut faire attention à qui on élit. Espérons que ces décisions qu'ils prennent soient à l'avantage de la population qui les ont élus.

[Rocade Charles de Gaulle, circulation, camions, voitures ; rue Paul Pamard, piétons]

— [Langue arabe], décembre...

— Oh ! Allez !

[Arrivée du tramway à l'arrêt Olivades, sonnette de vélo, sonnette du tramway, fermeture des portes, intérieur, sonnette du départ]

— Prochaine station, Trillade-médiathèque, destination Saint-Chamand (voix automatisée du tramway).

[Frappe de marteau, tronçonneuse]

— Nous on est la génération où on s'emmerdait jamais, en fait. On s'emmerdait jamais.

— Parfois y a trois branches là...

— Voilà on demandait même plus à des assos de nous prêter un camion,

on louait ! On était à plusieurs, on louait un camion pour aller balader, pour aller à la mer, pour aller... On n'a jamais eu besoin... si petit peut-être oui ! Une fois que tu as 16 ans, 17 ans, tu n'as plus envie de t'emmerder ! Là, c'est les filles, c'est les boîtes de nuit, c'est... Il y avait toujours une occupation, tout le temps. Alors le foot le dimanche, même si la veille on était sorti en boîte, à midi... Le quartier il a changé depuis qu'ils ont mis cette génération-là, vendeurs de shit et de coke et tout et tout. C'est même pas la peine.

[Enfants]

— Ça va ?

— Ça va les enfants ? Je connais tout le monde ici ! C'est pas un problème ça. Oui, oui ! Les petits, les moyens, les grands, les vieux, tout le monde, tout le monde. Bon après, nous, on ne se mélange pas, les grands c'est les grands, les petits c'est les petits, les moyens c'est les moyens, y a pas de... à part les tous petits quand ils viennent jouer là, temps en temps on s'occupe d'eux, on peut matcher avec eux, on discute, on leur fait faire un petit barbeuc, on les accompagne jusqu'à 18 h, après ils rentrent chez eux. Voilà ce qu'on peut faire, mais à part ça... ?

[Partie de basket, City stade au Champ vert]

— Quand même !

— Bien joué mamie ! Allez mamie !

— Hou ! hou !

— Ça, c'est bien mamie !

— Je rejoue au basket ! [Rire]. Parce que la mienne, elle fait du basket, à... comment ça s'appelle ?

— La Barbière.

— La Barbière. Donc ça me fait trop plaisir, ça me rappelle ma jeunesse et tout ça, le petit frère qui vient participer aussi, regardez il est tout petit mais il arrive à marquer [Rire].

[Vent dans les arbres, son de feuilles au sol]

— À un moment donné, maman a eu des problèmes de santé. C'était en 2000... en 2012. Elle a fait un infarctus. Voilà, il y a eu des complications. Déjà, l'insécurité était dans les quartiers, ce qui fait que les médecins, donc son généraliste, ne pouvaient plus la suivre à domicile. Les infirmières ne venaient plus dans les quartiers à 6 h du matin parce que, parce qu'elles

avaient peur. Donc ça a été très compliqué. Et là, on s'est senti très seul. J'ai dû donc mettre fin à... à mon travail pour m'occuper de ma maman. Donc voilà, là, j'ai eu un déclin et j'ai regardé plus attentivement ce qu'il y avait autour de nous, comment, comment on vivait tous. Et je me suis rendu compte qu'on vivait pas de la même façon, qu'on était moins attentif aux uns aux autres, qu'on se connaissait pas. On s'est plus ou moins isolé. Ça m'a un petit peu inquiété, je me suis ... je suis allé faire un tour et j'ai vu une espèce de... de local qui donnait des informations sur la transformation, la future transformation urbaine. Ça s'appelait «la Maison des projets». J'ai regardé un petit peu. Il m'est apparu un petit, une petite note où on me parlait des conseillers citoyens. Alors qu'est-ce que c'est, ces conseillers citoyens ? Ben c'est des personnes lambda, habitants, acteurs de... de structures sociales, de, de... d'associations, voilà qui pouvaient ... se porter volontaires donc, au sein de la Préfecture. Donc je me suis dit pourquoi pas ? Ça m'a permis de mettre en avant les difficultés qu'avaient les habitants, de donner un petit peu un signal sur la désertification déjà dans les quartiers. Les médecins partaient à la retraite, n'étaient pas remplacés, ou partaient plus tôt à la retraite parce que, parce que, parce que, parce que c'était compliqué de, de... de pratiquer dans le quartier.

[Vent dans les arbres]

— Je me souviens que, à un moment donné, adolescente je... j'avais l'impression qu'il n'y avait rien, qu'il n'y avait rien pour les jeunes, qu'il n'y avait rien pour... pour... pour les... ben les personnes de quartier, que les personnes de la Rocade, elles étaient un peu mises de côté, et que... j'avais ce sentiment que nous, on n'était pas... Il n'y avait rien qui était proposé, il n'y avait pas d'animation. Et qu'on nous laissait, on nous laissait, ben voilà. Peut-être qu'on n'avait pas l'info, peut-être qu'on n'allait pas les chercher. Ou peut-être qu'il n'y avait pas comme aujourd'hui des activités. Il faut franchir le cap de se dire « Bon, vas-y, je vais y aller, je vais me renseigner sur tel atelier ». Et après, je pense qu'il y a beaucoup de pudeur aussi, des fois, de se dire « Ben non ! je reste chez moi ». Et au final, c'est bête parce que ça permet de rencontrer du monde, de plusieurs... enfin, des fois c'est des personnes qu'on connaît déjà, mais dans un autre contexte. Donc je pense que c'est ça... moi, en tout cas, plus jeune, c'était ça aussi, peut-être, de me dire « Ben non, c'est un peu la honte de... d'être... dans une association ». Alors aujourd'hui, avec du recul, je le vois pas du tout pareil.

[Pluie sur un parapluie]

— Aujourd’hui, je suis très, très fière de travailler sur Avignon et sur la Rocade. Et aussi en tant que Planning familial, parler de féminisme, chose qui peut être compliquée dans les quartiers. Moi je me souviens, quand j’étais plus jeune, le Planning familial, je ne sais pas ce que c’était. Je ne savais pas qu’il y avait un lieu tout proche de chez moi où je pouvais venir parler de mes relations, je pouvais venir parler de, de ce qui me tracassait, qu’il y avait aussi des soins gynécologiques, si besoin. Et c’est bien aujourd’hui, ça permet aussi de... désacraliser un peu, ce qui est tabou. Et aujourd’hui, je suis contente de... de faire partie d’une association qui, qui prône l’égalité des genres, qui lutte contre les discriminations, quelles qu’elles soient, n’importe lesquelles. Donc je pense que c’est comme ça aussi que... ça me permet de me... d’être moins en colère.

[Porte se ferme ; fenêtre sur cour, piano]

— On est, on est copines avant tout. On est amies. On est, on peut dire qu’on est sœurs du cœur, carrément, et on a un point commun, c’est qu’on n’est pas d’Avignon. On est issues des petits villages. Donc ça, c’est le point commun qu’on a eu quand on s’est rencontrées sur Avignon et... on a eu la chance d’intégrer une association « Avenir les Olivades », on peut le dire, on a travaillé pratiquement un an et demi, deux ans.

— Voire à deux ans.

— Deux ans dans cette association qui était aussi pour les habitants. Arrivé le Covid, ben bien sûr, tout est arrêté. Et Sophia et moi, on n’a pas voulu arrêter. Parce qu’il faut savoir que pas tout le monde a de la chance de sortir un petit peu de la maison, pas tout le monde, pas tout le monde part en vacances, pas tout le monde part en week-end, pas tout le monde part en sortie, pas tout le monde part au centre-ville. Donc le premier jour, on les a rassemblées, et on leur a dit « Voilà ! Nous, on veut faire une association. On voudrait, ben justement, un échange avec vous pour savoir qu’est-ce que...

— Qu’est-ce que vous attendez ?

— ... qu’est-ce que l’association peut vous apporter, et qu’est-ce que vous, vous pouvez nous apporter ? Euh... c’est vrai, ce qu’on a proposé l’année dernière, mais c’était, c’était pour l’année dernière, franchement c’était un essai.

— C’était un premier jet.

— C’étaient des après-midis à thème, mais c’était un thème léger.

— Plus festif.

— Plus festif. Cette année quand on leur a proposé, et moi, je trouve que

c'est important parce que pas mal de mamans de mon âge qui dépassent la quarantaine, et on rencontre des problèmes de la fatigue, on ne prend pas soin de soi parce qu'il y a les enfants, y a le mari, y a le travail, y a ci. Et là on leur donne, on leur donne quand même une possibilité de, de venir...

— Des outils en fait.

— Des outils en fait, et on amène des professionnels, je veux dire, pour parler du bien-être, et on a, on a 4 ou 5 familles qui se sont retirées parce que ça correspond pas à... à leurs besoins. Et ça, moi, je l'accepte.

— Y en a autant d'autres qui sont arrivées parce que ça leur correspond. Et quand elles voient de... qu'on parle de nos propres soucis, tout le monde a des soucis, personne n'est parfait, et du coup elles commencent à s'ouvrir. Elles commencent à venir vers nous. Elles se disent « Ah oui, c'est vrai, ben c'est ma voisine, mais elle fait ça, elle fait ça. C'est intéressant.

— Mais voilà. En fait, je suis dans le quartier, j'ai un problème dans le quartier. Mais je peux donner une solution à ce problème.

— Avec les ados, on avait fait, donc en lien avec la Mairie, une chasse au trésor qui a abouti à une sortie, donc au MuCEM à Marseille. Et voir des ados qui arrivent de quartiers REP ++, donc, et une sortie où les ados...

— Qui sont jamais, y en a qui ne sont jamais été dans un musée !

— Qui ont été émerveillés. Ouais, qui ont été émerveillés, très respectueux et qu'ils ont envie de repartir. Cette année, on a refait une chasse au trésor avec tous les musées d'Avignon. Ils ont répondu présents.

[Sirène, escalier, clés, porte, ouverture, fermeture, cage d'escalier, machine à coudre]

— Et il n'en faut pas beaucoup pour faire un petit peu de retouche, un petit peu de... Après tout, le reste, c'est de l'art.

[Escalier, palier, essoufflement]

— Il m'est arrivé quand j'ai pris conscience de certaines choses... de pleurer... tellement j'ai été déçue. La déception m'a fait pleurer parce que j'ai trop fait confiance, voilà, l'abus de confiance. Mais je suis plus regardant aux décisions politiques. C'est à dire, maintenant, je fais attention. C'est à dire, je vais lire... un journal. Alors que, avant, je, ouais le journal, c'est bien pour mettre en dessus des placards pour récupérer le gras, quoi ! [Rire]. Tu sais dans la cage à oiseaux, là. Mais là, non ! Je vais prendre le journal, je vais commencer à lire. Et ça, je les remercie pour ça, de m'avoir fait opposition, juste pour me réveiller. Voilà, d'où mon association s'appelle L'éveil. Eh oui ! Parce que déjà le premier réveil qui a été fait, c'est le mien !



On est là, on se plaint de toutes ces mesures qu'ils prennent. Mais qu'est-ce qu'on fait, contre ? Mais on fait quoi concrètement ? Est-ce que une fois par semaine, on se dit « Ben attends, je vais aller à la Mairie », « Attends, je vais voir sur internet le dernier Conseil municipal, qu'est-ce qui s'est décidé ? Je pense que quand on est citoyen, on doit tous se renseigner, aller chercher, lire. On ne doit pas vivre comme, comme des gens qui n'ont pas la capacité de lire et de comprendre parce qu'on l'a cette capacité. Pourquoi on s'y intéresse pas ? Parce qu'on aime bien que les autres ils fassent à notre place. On veut voter. Au moment de voter, on va y aller, on va se le... ouais ! On vote, on est citoyens, on vote ! Mais qu'est-ce qu'on fait après pour cette société ? On fait quoi ? On se laisse faire. Eh oui ! c'est ce que j'ai fait pendant des années. Je me suis laissé faire ! Ça ne veut pas dire que maintenant je ne me laisse pas faire. C'est que maintenant, je comprends ce qu'ils font. [Rire]. C'est pas pareil ! [Rire]. Ça fait le même effet que quelqu'un qui a un doute sur les extraterrestres qu'un jour il voit des extraterrestres. C'est plus pareil [Rire].

[Un avion de tourisme, roulettes d'un caddie]

— Vous avez vu, là, mon premier abri, il est où que c'est qu'il y a le gros arbre. Alors moi j'ai, j'ai fait des abris avec des planches. Je les ai faits tenir en mettant des planches par-dessus. Je leur ai mis du plastique, donc des rideaux de douche, que quand il pleut, parce que bon, ils sont sous les arbres, mais bon, malheureusement, quand il pleut, ça mouille tout. Donc après, moi je désinfecte toutes ces planches. Quand elles sont trop abîmées, je les change. Comme beaucoup mettent des planches sur les trottoirs, dans les encombrants, donc moi, je récupère. Après moi, les lits que je leur ai installés, c'est des lits exprès pour animaux. Ils sont en plastique dur.

[Un avion de tourisme, oiseaux]

— Je m'occupe quand même d'une trentaine maintenant de chats parce qu'avant j'en avais presque une cinquantaine. Et je peux vous dire que, quand le soir, j'ai juste un bruit à faire, ils viennent tous vers moi. Je penche la tête. Ils me caressent avec leur tête sur la joue. Il me mord un petit peu les doigts pour me remercier sans, sans méchan... sans de méchanceté. Je vais m'asseoir, ils vont se mettre à... à rester à côté de moi, à demander énormément d'affection.

[Un avion de tourisme]

— On est resté quatre jours, quatre jours sans eau parce qu'il y a des bébés, il y a des enfants, des personnes âgées. Et heureusement que c'est l'association des locataires, la dame qui défend les locataires qui était venue. Mais elle m'a dit « Comment ça se fait que vous avez ce problème ? ». « Écoutez, tout le monde a téléphoné de partout, au bureau, de partout, là où il fallait. Tout le monde s'est fait remballer. On... on est sans eau depuis quatre jours. Vous vous rendez compte ». Et elle a dit « C'est pas possible ! ». Elle, elle a fait venir des responsables, tout ça. Il y a des camions des service des eaux, des fourgonnettes sont venus porter des packs d'eau pour tout le monde. Ils ont fait venir le service des eaux, parce qu'elle a fait bouger, la dame, la défense des locataires. Et, ils sont venus tirer un tuyau de derrière le logement d'ici, de notre tour, pour nous brancher l'eau le temps qu'ils réparent.

[Cris d'enfant, jacassement d'une pie]

— Enfin depuis mars 2020, donc ça fait deux ans et demi, un peu plus. C'est vrai que c'était un engagement que j'avais pas programmé. Et puis c'est arrivé donc pendant le covid, j'ai entendu un appel. Je pense que c'était à la fin d'une messe dans ma paroisse. Il y avait effectivement besoin de personnes pour partir dans la rue comme ça, avec des chariots à distribuer aux SDF, puis aux personnes qui ont un abri mais qui n'ont pas beaucoup de revenus. Il y avait également un service qui m'a été demandé, euh... vers le mois de... avril, mai, 2020, c'était de... distribuer des chèques, des chèques proposés pour aider les familles en grande difficulté, à aller acheter de la nourriture, donc selon leurs besoins, qui étaient évalués par des écoutants à partir d'une hotline, et donc, en lien avec les services des secours... euh... des assistantes sociales, différents services de la Ville qui nous adressaient des personnes, des familles notamment, ou des personnes seules aussi d'ailleurs. Donc, il y avait tout un système qui faisait qu'on allait récupérer les chèques et que je les apportais en vélo, à ces familles, à leur adresse sur la Rocade. Et l'équipe dans laquelle je suis, depuis deux ans et demi, donc, « Accueil de jour » qui se situe sur le bord des remparts près de la porte Saint-Michel. Et on va surtout... le but, c'est d'aller à la rencontre des personnes qui sont dans la rue, ou qui sont dans une situation difficile, les orienter, leur parler de... Parfois, ils sont de passage, ils arrivent, ils connaissent rien d'Avignon, ils connaissent pas les associations pour se faire aider, pour pouvoir manger, pour pouvoir se doucher, pour pouvoir trouver des vêtements, et cetera. Être aussi assisté et aidé par rapport à des papiers, par rapport à un titre de séjour. Enfin

c'est, c'est... il y a énormément de choses à... à aborder quoi. Quelquefois, c'est des... des accueillis qui demandent à être bénévoles. Donc, ils sont parfois encore accueillis et parfois certains jours bénévoles. C'est à dire qu'ils passent de l'autre côté de la barrière pour servir. Ben quelques fois, mon voisin du dessus, pendant longtemps, il a, il attendait en bas de la rue de la République, avec d'autres sur un banc et parce qu'il allait rencontrer d'autres... voilà. Eh ben, il avait vraiment besoin de... de ce sachet de nourriture qu'on apportait, boire un café aussi. Et puis euh... quelquefois, ben du coup, j'ai été amené à lui partager quand je recevais... j'avais trop de choses, ou du pain que je récupérais, et qui était mangeable, bon... je lui en partageais puis après c'est lui-même, il m'a partagé des choses, enfin voilà. Ça m'arrive d'apporter, de partager des choses, des vêtements aussi, ou des... de la nourriture, directement dans la rue à ceux que je croise. Et du coup que je connais. Certains, je les connais très, très bien, enfin je veux dire, c'est presque des... des connaissances, des amis, ben voilà, des potes, on va dire, voilà parce qu'on en est... Moi, je me sens tout à fait, à la fois, pas de ce milieu, parce que je n'ai pas à dormir dans la rue, j'ai un toit, j'ai la chance d'avoir un toit. Et à la fois, je me sens proche parce que vu mon statut, bon, de chômage, j'ai jamais travaillé beaucoup à temps plein, donc j'ai jamais eu beaucoup de revenus. Donc là, j'ai pas beaucoup de revenus non plus et je suis, je vis beaucoup de, ce que je dis, la Providence, ce que je peux récupérer, et cetera. Donc, voilà je me sens proche par ce biais là aussi, ça rapproche, dans des circonstances différentes, on se sent quand même, la même, de la même humanité, de la même pâte humaine, voilà.

[Recyclerie Trévie, vaisselle, horloge]

— Au début, on nous a présenté le quartier de façon un petit peu effrayante. On nous a même demandé de faire venir la police municipale quand on ouvrirait pour être sûr de pas être, de pas être embêtés. Et en fait, ça, c'est pas du tout passé comme on nous l'avait prédit. Moi, j'ai passé un mois et demi ici, avant que ça ouvre, pour faire les travaux et je croisais les habitants qui étaient super sympas, qui me disaient « Ah ! c'est chouette d'ouvrir une boutique ici, ça fait longtemps que c'est fermé ». Les gens sont ravis que cette boutique crée un petit peu d'animation dans le quartier.

— Voilà, les chaussures.

— C'est combien les chaussures ?

— 3 euros.

— Et puis on a forcément une dimension sociale, même si ce n'est pas

l'objectif initial. Mais en ayant ici des objets euh... de seconde main à moindre coût, forcément, on répond à une... à un besoin de certaines personnes qui n'ont pas les moyens de s'équiper autrement. Et puis la dimension sociale, elle est aussi dans cette volonté de mixité des publics, de pas être la boutique du pauvre, comme certains clients nous, nous ... l'appellent en... en rigolant. Voilà, « ici, on vient à la boutique du pauvre » parce que les prix sont... sont pas chers, mais viennent ici également, des gens qui... qui veulent consommer autrement, qui veulent acheter du seconde main quand ils le peuvent, pour éviter de... d'acheter des objets neufs.

- Ah ! Tu veux que je chante Jul ?
- Hé, pourquoi pas ! C'est qui ça Jul ?
- C'est un rappeur.
- C'est qui Jul ? C'est qui ?
- C'est un rappeur ! C'est un chanteur quoi.
- Bah, vas-y, chante-nous ce qu'il fait.
- Vas-y !
- Ta gadji elle fume du shit, t'a tout caché dans la chatte. Et ça vend du hashish en masqué sur Snapchat. Point barre ! Voilà ! Je connais plus rien.
- T'a appris que ça ?
- Ouais !
- Tu n'as pas appris « Ce soir j'oublie tout quand je repense à ce jour »
- Ah ! Ben, tu connais Jul !
- « Ce soir j'oublie tout ttttt »
- Dans... dans un... un temps... antérieur, j'étais chanteur moi aussi. Ouais... je chantais pour les oiseaux ! [Rires]
- Bon gadji, casse à Nasdas, ouais, ouais, ouais.
- Vous connaissez Nasdas au moins ? Hein ? Tu connais Nasdas, toi ?
- Nasdas !
- C'est quoi ? C'est qui ? C'est quoi ?
- Non, Nasdas, tu le connais pas ! C'est un snapchatteur.
- Ah.
- Ba couchna.
- Dav cada. Ça veut dire « C'est qu'est-ce que tu fais », en gitan !
- [Langue africaine].
- J'ai compris, elle a dit 200.
- [Langue africaine] kansi, kansi, kansi.
- Ah ! ça y va, kashi, kashi, ça...
- Bow, bow, bow, bow ! Hé ! je danse le Mia... Ma tante, elle ne veut pas. Ma tante, elle a dit « Je veux pas que je chante, être un chanteur. Bow,

bow, bow, bow ! Hé ! je danse le Mia. Je danse le Mia. Je danse le Mia. Je danse le Mia.

[Fredonnement, feuilles mortes, chants d'oiseaux]

— Y a eu deux décès, en bas à Ventoureso. Dans le garage, il y a eu deux décès. Et je me suis dit, « Mais demain, la personne vulnérable qu'a pas de famille, qui est âgée ou qui est malade, on a vu, c'est nous ! ». Donc moi, j'avais commencé à démarcher les gens en leur disant « Est-ce que vous êtes d'accord, est-ce qu'on interpelle ? ». Sachant qu'on avait fait plusieurs courriers donc... au directeur du bailleur social, et cetera, ça n'avait pas donné... Alors on m'a dit « Ça sert à rien, ça sert à rien, ça sert à rien ». Et là, j'ai un petit peu monté le ton. J'ai dit « Ça sert à rien, on fera rien ! ». Or, j'ai dit par contre, « Si on fait un courrier, on s'engage. Ça veut dire, ça veut dire, faire un courrier nominatif, donner vos pièces d'identité. Voilà, faire, faire une démarche citoyenne ». Donc effectivement, je crois que 55 familles, puisque moi j'avais démarché les familles Ventoureso Nord. Donc 55 familles sont, ont spontanément signée, ont fait des courriers, se sont proposées donc de payer les recommandés. Mais bon, voilà. Donc ça été, ça a été, ça a été quand même quelque chose de, de très solidaire. On est resté quand même à Ventoureso, une dizaine d'années dans le... j'ai envie de dire ce qu'on appelle une zone de non-droit, où voilà, il se passe des choses, on sait mais on n'a pas les moyens d'intervenir. Alors, bon, l'État, c'est pas not... c'est pas nous, c'est... c'est la Mairie, la Mairie, c'est pas nous, c'est l'État. Donc à un moment donné, nous, on a décidé, de... ben d'interpeller les autorités compétentes, et le G.A. et l'État et la municipalité en leur disant « Ben ça serait bien qu'on vous rencontre tous et que ... parce que nous on ne comprend pas ce qui se passe, on a peur, on est évacué de nos logements parce qu'incendie sur incendie à 2h, 3h du matin. On va bosser le matin, on peut pas, y a plus de douches, y a plus de téléphone, y a plus de gaz. On est au mois de janvier, il y a des personnes malades, il y a des personnes vulnérables, donc qui restent sans eau, sans électricité, sans téléphone pendant cinq jours. Mais quand on fait des insuffisances rénales et qu'on a besoin d'être, de pouvoir appeler, ben un médecin, les pompiers, quand ça va pas, c'est compliqué, c'est même inquiétant ».

J'ai eu enfin de l'espoir envers nos institutions parce que quand on a interpellé monsieur le Préfet, madame le Maire, c'est quand même des êtres humains, des personnes, voilà, on a eu, voilà, ils se sont dit « Oui, effectivement, il y a un problème ». Donc effectivement, après ce courrier, les institutions ont été très réactives. Monsieur le Préfet a mandaté des

personnes venant voir. Le bailleur social, le directeur aussi du bailleur social était venu. Et là ils se sont dit « Oui, effectivement, il y a un problème ». Donc voilà, décision a été prise. Une décision de relogement pour les habitants. Et de, au départ c'était rénovation et puis, ensuite, on s'est dit non, il va avoir destruction, donc on va reloger les personnes là.

[City stade du Champ Vert, match de football]

- Y avait Zachi, il était vide, c'est pour ça que j'ai pas bougé, voilà.
- Bouge mon frère.
- C'est Barça contre Real.
- Wesh, wesh, wesh
- Mais non qu'est-ce que tu racontes.
- Qu'est-ce que tu fais ?
- Vas-y !
- Belob !
- C'est du foot de rue, c'est comme le dessin animé, c'est *Foot2Rue*, y pas d'arbitre, c'est les règles de base. C'est quand c'est une petite faute, personne parle. Quand c'est une trop grosse faute, tout le monde qui parle, on arrête. Et quand il y a but, y a but. Après, ça s'embrouille des fois, c'est sûr. Il y a même des gens de 40 ans, 30 ans qui restent avec nous. Ils mélangent tout, y a pas d'âge, pour se parler, rester ensemble, jouer au foot tout court. Non, on est bien dans notre quartier, on est bien ici, on manque de rien ! Même si on est bien, c'est pas le meilleur endroit, on dort mal ici, trop de bruit.
- Oh vas-y ! Tu ...
- Soit, c'est les motos qui vous empêchent de dormir, soit c'est les grosses voitures, soit c'est les bagarres, soit c'est les alcooliques, soit quand ça tire, voilà, c'est tout.

[Match de football]

- Aïe, aïe, aïe, ! oh ! il s'est tordu un, fils.
- Joue, joue, envoie.
- Vas-y joue, joue !
- Donne, donne, donne. Donne, donne, donne, la balle.
- C'est un bâtard.

[Match de football]

- Souvent on dit, c'est des zones de non-droit. Heu... c'est parce qu'on

ne peut pas y instaurer le droit, ou on ne leur donne pas le droit. C'est ça, c'est... J'aimerais comprendre cette définition : la zone de non-droit. Parce que là, moi j'ai vu, eux, ils ont le droit à rien ! Oh ! il faut dire les choses, c'est politiquement voulu ! Pour... pourquoi la... on donne l'ordre à la police de ne pas intervenir dans les quartiers ? Ils disent que c'est le maintien de la paix sociale, la paix sociale pour qui ? La paix sociale pour qui ? Pour les habitants des quartiers qui sont les premiers, les premiers, victimes de cette politique, c'est eux ! Parce qu'ils ne bénéficient pas, comme les autres citoyens français, des services d'État, c'est-à-dire les pompiers s'il y a un feu, euh... les soins, et la sécurité avec les services de police, les rondes comme ils les font dans les... les résidences. Ah ! Au nom de la paix sociale.

[Match de football]

— Jacky, il joue comme Jean-Pierre Papin, que des reprises de volée.

— Vas-y.

— Qui ?

— Jacky.

— Ouah !

— Dommage euh...

— Allez. Jouez.

— Allez ! Oui ! Bo ! Ouah ! Ouaaaah !

— Penalty

[Match de football]

— C'est très violent, c'est vraiment très violent quand on se désolidarise les uns des autres. À un moment donné, c'est vrai que... il y avait des amicales, des amicales dans les quartiers qui un petit peu, temporisaient, qui un petit peu proposait d'autre euh... d'autre chose. Elles ont disparu ces amicales-là. Est-ce que c'est, voilà, c'était une décision politique. Pareil, les polices de proximité aussi c'était pas... c'était bien quand on... voilà quand on vivait les uns avec les autres et qu'on avait pas peur les uns des autres, en fait. La différence, je crois, elle a été là.

[Vent dans les arbres, au loin des enfants jouent au Champ Vert]

— Parce que quand on a fait un petit peu le point de tout ça, on s'est rendu compte que... des, des associations, des services, des... qui œuvrent pour l'intérêt ben des habitants, il y en a énormément. Il y en a plein. Mais un

habitant lambda qui est dans son... n'a pas la visibilité, on ne sait pas. Et c'est bien de pouvoir aller aussi vers les, vers ceux qui ne peuvent pas venir à vous, ou de tendre la main, et puis le job, c'est tendre la main. Mais il faut aussi faire en sorte que les gens se saisissent de cette main. Et là, c'est du boulot. C'est là où c'est compliqué. Ça a été compliqué de dire justement aux institutions, «Ben, il faut, il faut faire appel aux assos qui savent faire, qui savent être, qui sont un petit peu indépendantes». Parce qu'il ne faut pas oublier qu'on est dans des quartiers, quand je parle, je parle de ce quartier, c'est un quartier qui est quand même, qui a subi beaucoup de précarité, beaucoup de violence, beaucoup de...voilà. Il y a un appauvrissement des populations, donc il y a une défiance des, des ... avec les... institutions, avec les élus. Il y a de la colère, il y a de l'agressivité. Donc c'était bien de pouvoir mettre, mettre justement au service de ces publics, ben, des assos qui mettent en avant, ben, la culture, qui donne un petit peu de pédagogie, qui ramène un petit peu d'apaisement, qui ramène de la fraîcheur, qui ramène, qui ramène de l'espoir aussi parce que moi, ça m'a conforté, à un moment donné, j'y croyais pas. Parce que quand, quand ça tire, à côté, on vous incendie votre voiture et qu'on vous propose de venir faire des animations, faire des marionnettes, on leur dit « Mais vous vous foutez de nous ? Vous êtes sérieux ? Des marionnettes ? On n'a pas dormi de la nuit ! ». Et on s'est aperçu que c'était important, ramener de la vie là où c'est violent, parce que la violence, elle n'est pas que physique.

[Champ Vert, craquement d'un tronc, vrombissement d'une voiture]

— Ah ben, il est pas là, là, le jeune. Psssit, Psssit, Psssit, Psssit, Psssit. Il est parti, le jeune. Viens là mon gros, n'ai pas peur ! Viens là mon gros, viens, n'ai pas peur, viens, n'ai pas peur, viens. Viens là mon gros.

[Trottinette]

— Psssit, Psssit, Psssit, Psssit. Il n'y a que moi qu'arrive à le toucher, à le caresser. Viens-là, viens, viens-là, viens ! Je te donne là ? Tu veux manger là ? Allez viens, viens, viens, viens. Ouais ! Le jeune, alors, par contre, le jeune, il faut surtout pas le toucher ! Il se frotte à vous, mais, si vous mettez la main, c'est pas la peine, il vous la déchiquette. Ah ! Il mord, il griffe. Et personne ne peut le toucher... Moi, je le laisse venir se frotter à moi, mais je ne le touche pas. Des fois, je me baisse pour y donner à manger. Il m'a ouvert, il m'a griffé toute l'oreille, la dernière fois. Mais voilà ! Comme ils dorment... quand il y a du soleil, ils se mettent sur les marches. Chaque



fois qu'il y a un enfant qui passe, ils leur font du mal. C'est pour ça que moi, celui-là, il n'y a que moi qui le caresse. Il vient que vers moi. Il est en train de manger ? Ouais, il est en train de manger.

— Bonjour Nicole.

— Viens voir Hamid.

— Tous les étés, je l'aide et je leur donne à manger et je leur donne de l'eau. Et j'adore leur donner à manger et les caresser, et voilà.

— Tu vas où, là ?

— Là, je vais voir mon frère comme ça je peux ...

— Hé ! Fais attention à toi !

— Oui.

[Centre Socioculturel de la Barbière, mise en place d'un spectacle]

— Du moment qu'il est là, à hauteur de...

— Attention

— Attention en dessous, on va le faire tomber.

— Ouais, attention. Ça va là, tu crois ?

— Enlève-le, enlève-le, s'il te plaît.

— Ça sera mieux, ouais.

[Salle de spectacle du Centre Socioculturel de la Barbière, tambour]

— Dans les années 60, 60-65. J'ai vu la Barbière pousser depuis le jardin de mes parents. J'habitais tout près là. Et donc ça faisait un peu mal au cœur. Mais après, j'ai découvert des gens très intéressants dans ce quartier, donc, ça m'a permis de, comment dire, de m'adapter, d'accepter cette situation. Et c'est comme ça que j'ai été invitée à assister à une représentation dans le parc de la Barbière, de théâtre. Parce qu'à l'époque, donc c'était en 71, 71-72, Jean Vilar avait envoyé des animateurs dans les quartiers. Pas pour inviter les gens à aller au spectacle, mais pour inviter les gens à faire du spectacle... des, leurs propres spectacles à partir de leur vécu. Donc, moi, quand j'ai assisté à ça, je me suis dit « Si c'est ça, le théâtre, ça m'intéresse ». Donc, comme il y a un groupe qui a continué à faire du théâtre, je venais tous les soirs à la Barbière, jusqu'à ce qu'il y ait une copine qui me dise « Ben, si tu veux venir habiter chez moi ? ». Donc je suis, c'est comme ça que je suis venu habiter à la Barbière et que j'ai vécu pendant dix ans l'expérience de ce qu'on appelait le Groupe Animation et Création. Et tous les ans, on faisait, une création collective. Ça a été, comment dire, l'occasion, de trouver, un outil pour exprimer des choses. Et ça, c'est, pour moi ça a été génial. On se retrouvait et on parlait de, de

quelque chose qui nous interpellait du vécu du quartier pour monter une création pendant un an, on travaillait, on faisait des impros, on écrivait... et à la fin, il y avait une pièce de théâtre qui exprimait notre histoire. Ça, ça va rester dans les esprits. Tout le reste, c'est du loisir quelque part, c'est... Alors que moi, j'ai envie que nos cervelles travaillent, quoi, qu'on se pose des questions, qu'on se demande « Est-ce que le monde nous convient tel qu'il est ou est-ce qu'il faut le transformer ? ». Et si l'art ne sert pas à transformer le monde ? Pfff... pour moi, ça, ça n'a pas grand intérêt. On avait écrit aussi une pièce parce qu'à un moment donné, le centre culturel qu'on nous avait dit que c'était le centre du... le centre culturel du quartier, il avait été donné en gestion à une association, laquelle nous obligeait à adhérer à l'association pour utiliser le centre. Et nous, on a dit « Non ! C'est le centre du quartier ». Nous, on adhère à une association, on voulait pas adhérer à leur association. Et on s'est battu. On a, et on a fait une pièce là-dessus, « Barbière Folamour », qui racontait toute la bagarre qu'on avait menée et pourquoi on voulait pas, adhérer, à cette association. D'ailleurs, on a fini par avoir raison, non seulement nous, mais toutes les associations du quartier, ont pu utiliser le centre, le centre culturel, où nous sommes là. Qu'est-ce que... on en avait écrit une sur la peur, mais, je... je sais qu'elle s'appelait « Hahahahah ! » [Rire]. Et qu'est-ce qu'on racontait dans cette pièce ? Je ne sais plus. Oh la la, il y avait des petites et des grandes de formes. Je me rappelle plus. Donc c'est comme ça que j'ai vécu à peu près dix-douze ans à la Barbière. Après, ben, on se marie, on fait un enfant. Je reviens sur Avignon et j'apprends que le centre où on avait fait toutes, tous ces spectacles, eh ben, il est fermé. Alors ça, ça m'a vraiment désolée et je connaissais encore quelques personnes du groupe. On s'est retrouvé et on s'est mis à... à se bagarrer pour que ce centre, il rouvre. On a obtenu qu'il ouvre à moitié, la moitié est devenue crèche, l'autre moitié... est revenue à ce qui était sa fonction primaire. Voilà. Et quand les salles ont rouvert, il n'y avait pas d'alphabétisation alors qu'on avait rencontré des gens dans la bagarre, là, qui nous avait dit « On veut apprendre le français » et moi j'ai dit aux dames qui... que je connaissais « Ben si vous voulez apprendre le français, moi je vous apprends ce que je peux vous apprendre du français ». Voilà, donc ça fait cinq-six ans qu'il y a ce petit groupe d'alphabétisation, Les petits mots, qui invitent les gens à découvrir un peu la langue française.

[Séance du groupe d'alphabétisation Les petits mots]

- Sans une parole, sans me regarder, et moi j'ai... paris. Non, parti, pa...
- Non, y pas de « a », y pas de « a », j'ai...

— Pris.  
— Oui !  
— J'ai pris.  
— Pris.  
— J'ai pris ma tête dans la...  
— Main.  
— Dans, non, non... J'ai pris ma tête.  
— J'ai pris ma tête...  
— Ma tête dans... ma  
— Main.  
— Voilà !  
— Pris ma tête dans ma... main.  
— Oui !  
— Ah ! Ma main !  
— J'ai, j'ai...  
— J'ai...  
— Et...  
— Et j'ai pleuré.  
— Parfait. Bien Pat, dis donc. Parfait.

— Parce que nous, dans l'appartement, j'ai parlé cambodgien, quand les enfants à l'école, eux ... parler français. Comment se dit... ? S'appelle comment ... ? Mon enfant dit « changkeh », « changkeh » ça veut dire cambodgien, « changkeh », et tout le monde français dit pour ça « baguette », « baguette ». C'est ça, c'est ça...

— Et on sent que toutes les deux d'ailleurs, il y a des sons qu'on a en français que vous n'avez pas dans vos langues et du coup vous avez du mal à les identifier et à les reproduire. C'est pas évident de dire E et O, hein ? C'est pas évident, voilà, voilà, parce que je suppose qu'en arabe, il n'y a pas O et y pas le E, il y a un autre son. Moi, des fois quand vous me dites des mots en arabe, j'arrive pas à entendre, ne serait-ce qu'entendre, saisir les sons, quoi.

— Et oui.

[Centre Socioculturel de la Barbière, mise en place d'un spectacle]

— Hé, hum... comment dire, on a besoin de se connaître les uns les autres, voilà. Et moi, en venant ici, parce que c'est plus le même quartier que ce que j'ai connu, moi, ça plus rien à voir. Mais il y a des gens qui vivent, Il y a des gens qui ont, qui ont des besoins, qui ont des envies. Et quand on parle avec eux, ben voilà, ça c'est « Ah ! Oui ! Ils pensent comme ça ! »,

« Ah ! Oui ! Ils vivent ça ! ». Bon, alors après, on ne peut plus être dans le rejet, dans l'ignorance, dans le... Ça m'a aidé à... à accepter... qu'il y ait des difficultés parce que les gens sont différents de moi, mais de dire qu'après tout, « Ben oui ! ils sont là et... et on peut partager notre quartier et notre pays avec eux, quoi ! ».

[Balcon d'appartement, vue sur une cour d'immeuble]

— Ce qu'on voit, c'est pour ça que j'aime beaucoup cette vue. On voit des arbres. Moi, j'aime trop les arbres, c'est la vie. Et... bon, ils sont un petit peu abîmés. Mais... il y a aussi les oiseaux. J'aime bien, je vois des petits couples de pigeons. Et puis, comme dit mon neveu, ma... mon balcon, c'est une cabane. Donc comme vous pouvez voir, il y a des toiles d'araignées, c'est mes petites colocataires. Les araignées qui elles aussi ont mauvaise réputation, mais qui me fait penser à une sourate du Coran qui s'appelle L'araignée. Voilà, donc. Mais j'aime bien la vue, les arbres, les pigeons que je vois. Et après ce que j'aime pas, dans cette vue-là, c'est les bâtiments. Parce qu'en fait ils me rappellent ce que... des plaques que j'avais d'eczéma sur ma peau. Ici par exemple, là-bas, et... ça rappelle une souffrance, une... une tristesse. Mais en même temps, cette plaque, ces plaques d'eczéma, elles me permettaient justement de me transformer, de muer parce que c'est... j'ai perdu de la peau, et une nouvelle peau s'est... s'est restructurée, on va dire. C'est comme un peu ce qui, ce que le quartier en train de vivre, se transformer, se réinventer... donc par une douleur, une douleur, une... une souffrance. Et heu... du coup, je, je me, j'aimerais que cette souffrance, la transformer, l'exprimer par de la... par de la danse, par le théâtre, par l'écriture. Et donc le théâtre me permet de pouvoir... de pouvoir... écrire mon histoire et la mettre en scène, pouvoir extérioriser ce que je, je ressens. En fait, ce que je veux écrire, ce que je veux mettre en pièce de théâtre, j'ai peur, parce que je ne suis pas dans les codes de la société, mais j'essaye de le faire avec sagesse et intelligence parce que je sais que ça va demander de la force et du courage. Comme j'ai été isolée, pendant quand même quelque temps du fait de ma situat... de mon handicap, le théâtre me permet déjà de revenir vers la société. Cette année, j'ai assisté au Festival d'Avignon et du coup, j'ai pu rencontrer pour la première fois de ma vie des metteurs en scène, des acteurs. Et c'était pas le même monde. Et... et là j'ai pu accéder à des pièces de théâtre intéressantes qui avaient du sens. Je me rappelle une pièce de théâtre sur... sur les enfants qui sont... migrants et qui disparaissent du jour au lendemain parce qu'ils n'ont pas de papiers, dans des écoles. J'ai pu aussi voir une pièce de théâtre sur la place, quelle

place je me donne, je prends, ben, dans un groupe, dans la société, sur la famille. Il y avait le genre aussi. Et j'ai trouvé... des qualités, des valeurs humaines qui me correspondaient.

[Balcon, le vent]

— J'aime bien, il y a le vent.

[Balcon, le vent, marché de la Rocade]

— Un euro les... ! un euro ! un euro ! un euro !

— Allez ! un euro dans la tomate ! un euro dans le poivron ! Allez ! un euro le poivron !

— Le moins cher du marché !

— Yallah, yallah yallah, yallah yallah, yallah, yallah, mchi.

[Marché de la Rocade, quelqu'un tambourine sur un ustensile]

— Extra, extra, extra !

— Allez 12 euros dans les pyjamas ! 12 euros !

— 1 euros 50 la paire mesdames, hein !

— Mon engagement associatif m'a permis de vivre plus dans la société. Avant, j'étais, j'étais en dehors de la société et je vivotais comme ça, sans rentrer dans la bulle. Maintenant, je suis dedans, je sais ce qui se passe. J'ai ouvert les yeux. Il faut être acteur. Le mot acteur, c'est vrai que... on l'a tellement mis dans le domaine du... du cinéma, mais il faut être un acteur social dans sa vie. Il ne faut pas attendre que les autres fassent, surtout pas. Des fois, il y a la barrière de la langue, ils savent pas très bien parler français, comprennent pas tous les mots techniques. Et... quand tu vas avec une personne, ils font semblant de parler un peu compliqué, et ils comprennent pas tout. Il y a aussi des fois, l'impuissance. L'impuissance... ils font. Ils ont fait. Après ils disent « Ça sert à rien ». Même si on... on... on vous intimide ! On va vous dire « Ouais, mais, t'as vu tes origines, ta confession », tout ça, on va faire en sorte que tu rentres pas dans, dans, dans ce système-là, de vie concrète, quoi. Et non, il ne faut pas écouter, il faut y aller, il faut vivre dans, dans sa société, concrètement.

[Cour de l'Alizé, la nuit, stridulations de grillons]

— Han ! Quand j'ai commencé à frapper aux portes, que j'ai rencontré les

familles qui m'ont ouvert la porte, des gens extraordinaires. Je ne sais pas s'ils ont... s'ils me connaissent ou pas, mais tout le temps, je sortais avec des bonbons et du chocolat. Tu sais des barres Kinder... et des bonbons, et la petite caresse sur la joue et le sourire ! Puis ils te donnent le temps, tu discutes avec eux. C'est...ils sont extras. J'aime les gens de la Rocade, je les aime. Il y avait un monsieur qui faisait la rupture du jeûne, c'était un homme, hein ! Il était avec sa petite fille, il faisait sa rupture du jeûne, le soir. « Rentre ! » qu'il me disait comme si je faisais partie de la famille. Je l'avais jamais vu. « Rentre ! Rentre ! ». J'étais gênée. Je rentre. Je m'assois sur la banquette. « Tu veux prendre du thé ? ». C'était comme si je faisais partie de la famille, alors qu'il ne me connaissait pas. Ah ! ouais ! je les aime. Sincèrement, je les aime.

[Stridulations de grillons, pas, feuilles mortes, gravier ; gymnase de l'Alizé, pas cadencés, cours de lutte]

— [Tchéthène]

— En ce moment, quand on ramène la main, quand on attrape la main.

— [Tchéthène]

— Tu n'es pas obligé de, de... de rouler là-bas.

— [Tchéthène]

— Comme de ce côté aussi.

— L'entraîneur voulait dire que, en gros, il a ouvert ce club pour rassembler tous les Tchétchènes, pour pas qu'on oublie notre langue, notre histoire, pour créer des liens entre nous. Et, moi, j'aide l'entraîneur, je traduis, et tout, et voilà.

[Cours de lutte]

— Après une fois que tu connais les prises, tu sais, il faut faire... En fait, il y a des points et... arrivés à un maximum de points tu gagnes la partie mais ...

— Arrivé à 10 points, à 10 points d'écart.

— Si tu le tiens 5 secondes sur le dos, c'est fini direct. Mais après... si tu ne tiens pas 5 secondes mais tu le mets au dos avec des techniques, tu gagnes des points. Y a des techniques à 2 points, à 5 points...

— 4 points

— 4 points, et après au fur et à mesure tu gagnes.

— Ça dépend si tu... si tu les fais au sol ou debout. Parce que debout tu gagnes... si tu le... si tu fais une prise debout, tu gagnes plus de tech... plus

de points qu'une prise au sol.

[Cours de lutte ; enfants jouant au loin]

— Quand on se donne les moyens, qu'on pérennise certaines actions. Ben, il y a des gens qui sortent le bout du nez, hein, et qui apparaissent, et qui... À un moment donné, même, moi j'ai vu des profils, tout discret, tout peureux du public, beaucoup d'agressivité, beaucoup de défiance. Ben finalement, se prendre au jeu et... et voilà des sourires apparaissent. Voilà, alors si ça permet de faire se rencontrer les gens, se connaître, apprendre les uns des autres, ben je trouve que c'est déjà un pas en avant, en fait. Et c'est... c'est ce en quoi, c'est ce qui me reconforte. Parce que sinon, à un moment donné, on va se dire, mais à quoi bon, ça sert, c'est fichu, c'est plié... [Rire]... que chacun, voilà, ça sera la loi du plus fort. Puisque là, dernièrement, tout l'été, il y avait des activités, donc cour de l'Alizé, ben c'est quelque chose où on a pu se rencontrer, on a pu... ça reste nostalgique. On a eu du mal, on y est resté jusqu'à 22 h, cet été. Et on s'est dit, et on s'est senti apaisé parce que... je ne sais pas... je ne sais pas... est ce que c'est parce qu'il y a, un moment donné, ils nous ont mis des petits bancs en bois, il y a eu le rire des enfants, les gens qui se rencontraient, on a pu échanger sur nos... sur nos peurs, sur nos craintes, sur le fait que, que ça va pas, sur l'inquiétude. J'ai une dame aussi qui me parlait de, de... comment on appelle ça... euh... il y a eu des échanges de tirs dans le quartier dernièrement, donc là, elle me dit « C'est... c'est dommage parce que, parce qu'on a passé un bel été et que... on s'est dit « C'est bien, on va pouvoir sortir, se rencontrer encore de nouveaux ». Et... et là encore, la peur s'installe. Donc... il y a du boulot [Rire] et c'est un travail au quotidien [Rire].

[Vent, enfants jouant au loin]

— En tant que femme, en tant que maman... on se rend compte que finalement, ben, cette peur, elle te prive de liberté et que ça impacte sur ta vie au quotidien. Liberté ! c'... mon rêve [Rire].

[Une cuisine, tiroir, assiettes, cuillères, tasses ; chaussons ; un salon]

— Voilà !

[Cafetière posée, frottement de mains, chaise tirée]

— Voilà, un bon café, ça va faire du bien !

[Une main passe sur la table]

— J'étais à ma fenêtre, à 11 h du soir. Il faisait chaud là, on ne dort pas. On a le cheval qui promène dans la rue. Il vient avec son cheval. Alors, il fait du galop. Et là, il fait « Allez, allez, aya, aya, aya ! » Il fait le tour là-bas, et il revient. Il fait... il s'amuse avec le cheval. Et il y avait les jeunes, et ils rigolent, tout ça. Alors après, il revient avec le cheval, tout le monde caresse le cheval. Ils sont tous contents. Il va derrière ma chambre, il attache le cheval à l'arbre, là. Je dis « Qu'est-ce que c'est ? Un cheval qui vient à galoper là, la nuit ? ». Alors moi, mes chats qui n'ont jamais vu de cheval, ils étaient montés tous sur ma fenêtre, et ils voient le cheval attaché à l'arbre, ils regardent le cheval [Rire]. Ils se demandaient « Mais qu'est-ce que c'est que cette bête ? » [Rire].

[Chanson cambodgienne racontant la cueillette de fleurs par une personne en vue de les offrir]









Remerciements à toutes les personnes rencontrées  
et particulièrement à celles qui m'ont partagé leurs paroles, leurs vécus  
et leurs engagements, Aaron, Alya, Fatima, Françoise, Hakima, Hélène, Houta,  
Kathy, Khedidja, Laurent, Mouss, Nicole, Pamela, Pierrette, Sophia, Soraya,  
le club de lutte daghestanaise, le Collectif LSC, la Maison des projets  
et l'équipe de l'Antre Lieux.

Résidence l'Antre Lieux, la Rocade, Avignon, 2022-2023.

Enregistrements sonores  
© Serge Le Squer, novembre 2022



Mars 2024



---

**Serge Le Squer** porte son attention aux lieux affectés par la présence humaine et aux signes qu'elle produit, que ce soit par des prises de vues, des enregistrements sonores, des collections d'images ou de mots qu'il réagence pour faire émerger un imaginaire commun à partir de narrations individuelles.

**L'Antre Lieux** a invité Serge Le Squer pour une résidence dans le quartier de la Rocade en Avignon, en novembre 2022. Dans ce quartier à l'histoire sociale et culturelle peu considérée, en lisière d'une ville dont le récit se concentre sur le centre historique, l'expérience de l'invisibilité et de la séparation forge les imaginaires. Serge Le Squer a décidé d'arpenter le quartier avec ses micros, à l'écoute du murmure des lieux et des habitant·es dont une partie s'est engagée dans des actions collectives politiques, sociales et culturelles.

---